

Antoine Blondin interrogé par la presse le 30 novembre 1959. Il vient de recevoir le prix Interallié pour "Un singe en hiver".



du calembour au pastiche et du pastiche au journal intime. Le Tour correspondait à sa vision du monde : élitiste et fraternel, célébrant l'exploit individuel tout en reposant sur des valeurs mutualistes. Il était pour lui le rituel français par excellence, une épreuve qui s'adresse davantage à la conscience collective qu'aux simples amateurs de défis. Le Tour de France joue en effet avec la géographie et l'histoire, met en scène le territoire à la manière des tours monarchiques de naguère par lesquels le roi manifestait sa souveraineté. « Le Tour de France est une épreuve de surface qui plonge ses racines dans les grandes profondeurs », écrit-il dans *Sur le Tour de France* que réédite sous peu La Table ronde. Le Tour rencontre et réactive la mémoire du pays. Chaque étape devient une occasion de célébrer ses riches heures. Sa répétition fonde une tradition, contribue à édifier un mythe moderne où les records et les échecs remplacent les guerres d'antan. Le rôle du chroniqueur n'est alors pas seulement de rapporter mais de célébrer à la manière de l'aède. « Blondin est le *Proust* modeste de la chevalerie moderne que sont les coureurs cyclistes », écrit Cresciucci. Il a créé un monument à la gloire de ce patrimoine précaire, qu'il a ainsi rendu durable.

Blondin avait tout pour lui : la grâce, le talent, la beauté et le succès à

la clé. Ses romans figuraient dans les meilleures ventes de l'époque. Il était reconnu par ses pairs, parfois même par ceux d'en face. La vraie star des Hussards, c'était lui ! Mais une tristesse venue de loin aura raison de lui. Après *Monsieur Jadis*, sa vie se transforme progressivement en longue descente aux enfers. Le désordre l'épuise. Il promet des romans qu'il n'arrive plus à écrire, plagie ses propres articles, s'assèche peu à peu à mesure qu'il s'imbibe. Il se fige dans son rôle

Il devient un personnage échappé d'un roman de Simenon à plastronner et à faire le malin dans les bars.

de poivrot pathétique, se complait dans l'améantissement avec une joie mauvaise. Il devient un personnage échappé d'un roman de Simenon, seul dans les bars, ou accompagné de noctambules parasites, à plastronner et à faire le malin, à présenter sa dépendance comme un choix de vie délibéré, à jouer à l'écrivain revenu de tout. Ses bagarres se terminent désormais à l'hôpital. Un soir, pour amuser la galerie, il veut faire une démonstration de saut en hauteur à la sortie du bistrot et s'élance sur le capot d'une voiture. Il sera hospitalisé trois semaines en neurochirurgie pour une hémorragie méningée. Son

ami Christian Millau change de trottoir quand il le croise tellement l'homme est devenu imprévisible et querelleur. Son vieux copain Déon ne le reconnaît plus : « L'homme avili que j'ai croisé ce jour-là rue Mazarine, le presque clochard à demi édenté, au visage déformé par l'alcool, à la démarche titubante et au vin mauvais, ce n'était pas Blondin. » Ainsi s'achève l'épopée de ce léger si attachant. « Le Père-Lachaise est un lieu très poétique. C'est un cimetière où l'on sait vivre », disait joliment de cet endroit parisien celui qui avait eu tellement de mal à vivre. Il y repose depuis juin 1991. ● Olivier Maulin

À lire

Le Monde (imaginaire) d'Antoine Blondin, d'Alain Cresciucci, Pierre-Guillaume de Roux, 224 pages, 21 €. **Blondin, 20 ans déjà !**, de Jean Cormier et Symbal de Lassus, Éditions du Rocher, 206 pages, 18,80 €. Rééditions à La Table ronde, collection "la petite vermillon".

Certificats d'études ; les Enfants du Bon Dieu ; l'Europe buissonnière ; l'Humeur vagabonde et Sur le Tour de France (parution le 9 juin pour ce dernier titre).

